

*CAMILLE,
REINE DES VOLSQUES
Tragédie*

Représentée à l'Académie
royale de musique
en 1717

*Paroles d'Antoine Danchet
Musique d'André Campra*

Transcription du Centre de musique baroque de Versailles

CAMILLE,
REINE DES VOLSQUES ;
TRAGÉDIE,

Représentée par l'Académie Royale de Musique, l'An 1717.

Paroles de Monsieur Danchet.

Musique de M. Campra.

XCIII. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA NYMPHE *de la Seine.*

FLORE.

ZEPHIRE.

LE DIEU MARS.

SUITE *de Flore & de Zephire.*

LES PEUPLES *de la Seine.*

La Scene est dans les Thuilleries.

AVERTISSEMENT.

LE Portrait de Camille est un des plus beaux Ornaments de l'Eneïde. Virgile toujours admirable par les Images vives qu'il met sous les yeux, & qui seules, au sentiment des plus grands Maîtres, constituent la véritable Poësie ; commence dès le septième Livre, à ébaucher le caractère de cette fameuse Reine des Volsques : Il la met au nombre des Guerriers qu'il conduit au secours de Turnus ; il la présente à la tête d'une brillante Troupe de Cavalerie ; un Manteau de Pourpre éclate sur ses épaules, ses cheveux sont attachés par une agrafe d'or, un Carquois à la Licienne, qu'elle préfère aux vains ornemens de la mollesse, une Javeline de Myrthe dont elle arme sa main, tout fait connoître qu'elle s'est élevée au dessus de son sexe, & que loin de s'appliquer aux foibles exercices de Minerve, elle s'est endurcie aux pénibles travaux de Mars. La jeunesse sort de la Ville & se répand dans la Campagne pour courir au devant d'une Princesse qui joint

les graces les plus touchantes à la plus noble fierté : les Dames sur les Terrasses de leurs Maisons, s'assemblent en foule pour la voir. & l'air retentit d'applaudissemens. C'est ainsi que Virgile annonce son Heroïne ; mais dans le onzième Livre, il employe toutes les couleurs & tous les traits de son art, pour achever son Tableau. Avant que de montrer Camille au milieu des effrayantes occasions de la guerre, il raconte avec quels soins elle y fut préparée dès le tems de son enfance, & comme le sujet de cette Tragédie est fondé sur les premiers événemens de la vie de Camille, j'ai cru devoir traduire une partie du récit que Diane en fait à une de ses Nymphes.

* « *Metabus Roy des Volsques, chassé de son*
« *Trône, fut contraint d'abandonner l'ancienne*
« *Ville de Priverne, il fuyoit une Armée en-*
« *nemie & emportoit avec luy sa Fille encore*
« *enfant, qu'il appela Camille en chan-*
« *geant une partie du nom de Casmilla sa*
« *Femme. Ce Roy fugitif tenoit dans son sein*
« *l'infortunée Compagne de son exil, & pour*
**Virgile Eneïde, Livre II.*

« *la dérober à la fureur de ceux qui le pour-*
« *suivoient, il cherchoit un azile dans les Fo-*
« *rêts sombres & solitaires. Devenu farouche*

« par ses malheurs, il n'habita plus de mai-
 « sons & prit en horreur le séjour des Villes,
 « il se retira sur des Montagnes desertes par-
 « mi des Bergers ; il y nourrissoit sa Fille par
 « le secours d'une Jument sauvage, dont il
 « faisoit couler le lait sur les levres de la jeu-
 « ne Camille. A peine pouvoit-elle se soutenir,
 « que son Pere luy mit un Javelot à la main,
 « un Arc & un Carquois sur les épaules : l'or & ne servoit point à la parure de ses cheveux ;
 « elle avoit pour toute mante une peau de Ty-
 « gres ; deslors elle exerçoit son bras à lancer
 « des traits proportionnez à ses forces.

Voila ce qui m'a fourni l'Action de ma Tragedie : & le caractere de Camille : l'Auteur de l'Eneïde s'est borné à tracer les périls de son Enfance & les occupations de ses premieres années ; il la montre ensuite sur le Trône de son Pere, sans découvrir les degrez qui l'y avoient élevée. Un si long détail ne convenoit point à son sujet, & auroit rendu

192

son Episode defectueux ; j'ay saisi ce moment pour établir la Fable de mon Poëme, j'ay crû qu'une Amasone obligée, pour vanger la mort de son Pere, d'immoler celle de son Amant, étoit un objet capable d'attacher le Spectateur ; les devoirs de Camille à l'égard de Metabus, sa reconnoissance pour Almon qui lui a sauvé la vie ; sa haine pour un Tiran qu'elle deteste, & ses sentimens pour un Prince qui merite de l'estime, font naitre des Combats qui plaisent ordinairement sur la Scene. En conservant l'unité de l'Action, j'ai tâché d'y joindre la varieté des Spectacles & des Fêtes que demande le Théâtre de l'Opera. Mais après tous mes efforts, j'attends la décision du Public, pour sçavoir si dans ma Tragedie, j'ai bien ou mal rempli un sujet dont le fond a paru si interessant dans le Poëme Epique.

193

PROLOGUE.

Le Théâtre représente dans le fond, le Château des Thuileries ; & sur les côtez, les Arbres de la grande Allée : les Peuples y sont assis, & la Nymphé de la Seine y paroît entourée de NayaDES.

SCENE PREMIERE.

LA NYMPHE de la Seine, CHŒURS de Peuples, & de NAYADES.

LA NYMPHE de la Seine.

Que ces pompeux Jardins, l'ornement de mes Rives,
 Reçoivent par nos soins mille nouveaux attraits :
 NayaDES, suspendez vos Ondes fugitives,
 Que l'Art de ces gazons les retiennent captives ;
 Qu'elles rendent ces Bois plus rians & plus frais,
 Ces Fleurs plus belles & plus vives.

194

Que j'aime à voir ces lieux ! une brillante Cour
 Y vient rétablir son séjour.
 Après de nôtre Roi hâtons-nous de nous rendre :
 Habitans de mes Bords, venez de toutes parts :
 A la douceur de ses regards,
 Connoissez l'heureux sort que vous devez attendre.

CHŒUR de Peuples.

Quel plaisir pour nos cœurs ! quel charme pour nos yeux !
 Nous jouissons de sa présence :
 Nous voyons chaque jour dans ses aimables lieux,
 Croître avec lui nôtre esperance.

SCENE DEUXIÉME.

FLORE, ZEPHIRE, LA NYMPHE *de la Seine*, CHŒUR *de Peuples*,
Suite de FLORE, & de ZEPHIRE.

LA NYMPHE *de la Seine.*

JEune Flore, tendre Zephire,
Habitez ce séjour heureux :
Que sur vos pas tout y respire
L'Amour, les Plaisirs & les Jeux.

195

FLORE & ZEPHIRE.

Suivez Zephire & Flore,
Volez, regnez, tendres Amours :
Ce ne sont point les Fleurs que nous faisons éclore,
C'est vous qui formez les beaux jours.

ZEPHIRE.

L'Amour, qui des plus verts feuillages
Prend soin de parer ces Boccages,
Les consacre aux tendres soupirs :
Contens, ou chagrins de leurs chaînes,
Les Amants y vont aux Zephirs,
Dire leurs plaisirs ou leurs peines.

FLORE.

Si vous voulez aimer ;
Pour vous laisser charmer,
Venez icy vous rendre :
Mille Amants à la fois,
Cherchent à vous surprendre ;
Et l'embaras du choix,
Pourra seul vous défendre.

FLORE.

Dans ce séjour que de Beutez se rendent !
L'Amour les suit & fait voler ses traits :
Jugez, Amants, du prix de leurs attraits,
C'est vôtre cœur que leurs yeux vous demandent.

On entend un bruit de Timbales & de Trompettes.

196

LA NYMPHE, FLORE & ZEPHIRE.

Quels bruits font retentir les Airs !
Mars voudroit-il troubler nos paisibles Concerts ?

Pendant le Trio cy-dessus, le Dieu MARS descend environné de Drapeaux, de Lauriers & de Palmes.

SCENE TROISIÉME.

MARS, LA NYMPHE *de la Seine*, CHŒUR *de Peuples* ; & les ACTEURS *de la Scene précédente*.

MARS.

CRaignez-vous de me voir paraître ?
Toûjours de mes faveurs j'ai comblé vos Guerriers.

LA NYMPHE.

Aux yeux de nôtre auguste Maître,
N'offrez point ces Drapeaux, ces Palmes, ces Lauriers.

197

Les Muses prennent soin d'élever son enfance,
De l'amour des beaux Arts, laissez remplir son cœur,
Le sang dont il a pris naissance
Répond assez de sa valeur.

MARS.

Formé par le Heros qui regit cet Empire,
Peut-il ne pas cherir Minerve & le Dieu Mars ?
Aux nobles ardeurs que j'inspire
Il joindra l'amour des beaux Arts.
Au milieu des Plaisirs, que la Paix vous rameine,
Souffrez qu'au moins j'embelisse vos Jeux,
Et que je prête à Melpomene,
Des plus brillants exploits, les exemples fameux.
Camille sur mes pas fit admirer sa gloire,
Apollon m'a promis d'en retracer l'Histoire.

MARS & LA NYMPHE.

Plaisirs, venez de toutes parts,
La Paix a banni nos allarmes.

LA NYMPHE.

Après les fureurs du Dieu Mars,
Les Muses vous offrent leurs charmes.

ENSEMBLE.

Plaisirs, venez de toutes parts,
La Paix a banni les allarmes.

198

MARS.

Qu'un Peuple vainqueur par les Armes,
Triomphe encor par les beaux Arts.

ENSEMBLE.

Plaisirs, venez de toutes parts,
La Paix a banni les allarmes.

LA NYMPHE, & FLORE.

Formons les plus aimables Jeux ;
Trompettes, animez nos Fêtes,
Joignez vos nobles sons à nos chants amoureux ;
N'annoncez plus de Mars les combats dangereux,
Chantez l'Amour, celebrez ses conquêtes.

CHŒUR.

Formons, &c.

Fin du Prologue.

ACTEURS.
DE LA
TRAGÉDIE.

CAMILLE, *Fille de Metabus Roy des Volsques.*
ALMON, *Prince Volsque, autrefois Chef des Armées de Metabus, crû Pere de CAMILLE.*
RUTILE, *Sujet fidele de Metabus.*
AUFIDE, *Tiran des Volsques.*
CORITE, *Fils d'Aufide, Amant de CAMILLE.*
EGERINE, *Suivante de CAMILLE.*
ACILIE, *Suivante de CAMILLE.*
CHEF DE LA GARDE D'AUFIDE.
DEUX BERGERES.
UNE FEMME VOLSQUE.
UN VOLSQUE.
LA PRESTRESSE DE LA FORTUNE.

200

CHŒURS *de Prêtres & de Prêtresses* DE LA FORTUNE.
CHŒURS *de Bergers & de Bergeres.*
CHŒURS *de Conjurez.*
CHŒURS *de Peuples.*

La Scene est dans la Ville d'Antium, Capitale des Volsques.

201

CAMILLE,
REINE DES VOLSQUES ;
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Campagne agréable, & dans l'éloignement, des Colines où sont percées diverses Routes qui conduisent à des Hameaux.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ACILIE, EGERINE.

ACILIE.

NOs paisibles Hameaux charmez de vôtre gloire,
Retentissent des plus doux chants,
On y celebre une Victoire,
Qui d'un Monstre cruel a délivré nos champs.

202

EGERINE.

Envain pour en dompter la rage,
Corite avoit armé son bras :
Sans l'effort de vôtre courage,
Ce Prince, en combattant, eut trouvé le trépas.

ACILIE.

Quoyque fils d'un Tyran, dont la rigueur extrême,
Fit perir Metabus qui regnoit en ces lieux,

Il est digne d'un Diadème ;
Sans cesse ses vertus se montrent à nos yeux.

EGERINE.

Avant que de ses jours, vous prissiez la défense,
Vos yeux, belle Camille, avoient touché son cœur.

ACILIE & EGERINE.

L'Amour par la reconnaissance,
Doit prendre une nouvelle ardeur.

CAMILLE.

Lorsque ce Prince icy vint seconder nos Armes,
Pour dissiper l'effroi d'un Peuple malheureux ;
Trop épris de mes foibles charmes,
Il m'osa déclarer ses feux.

203

Pour le fuir, c'est assez de connoître sa flâme,
L'Amour, doit-il toucher mon ame !
Almon qui me donna le jour,
Prit soin de m'affranchir d'une indigne molesse,
Et dans les Forêts d'alentour,
Aux travaux de Diane élevant ma jeunesse,
Comme un monstre terrible, il me peignit l'Amour.

ACILIE & EGERINE.

La Déesse des Bois, dont vous êtes l'Image,
Autrefois se laissa charmer :
Elle-même rendit hommage,
Au Dieu qui fait aimer.

CAMILLE.

De ce Dieu trop puissant vous me vantez la gloire,
Finissez un discours qui doit m'être odieux.

ACILIE & EGERINE.

Nous allons nous unir aux Bergers de ces lieux,
Pour publier vôtre victoire.

204

SCENE DEUXIÈME.

CAMILLE

Quel Bois assez épais pourrai-je rencontrer,
Pour cacher le trait qui me blesse ?
Aux yeux de ces Bergers, devrois-je me montrer ?
Ils chantent ma valeur, je pleure ma foiblesse !
Camille, il est donc vrai, ta fierté se dément !
Le Prince alloit perdre la vie.
Helas ! en ce fatal moment,
J'ai cru que la pitié m'avoit seule attendrie ;
Je soupire ! & ses jours ne sont plus en danger !
Non, non, il n'est plus tems de m'abuser moi-même,
Je vois tous les malheurs où je cours m'engager,
Et je sens trop bien que je l'aime.
Va redoutable Amour, fuy, Tyran rigoureux,
N'espere rien de ta victoire.
Si ma fierté n'a pû me sauver de tes feux,
Elle doit les cacher, & t'en ravir la gloire.
Mon Pere paroît en ces lieux !

SCENE TROISIÈME.

ALMON, CAMILLE.

ALMON.

JE vois avec plaisir le succès de vos armes,
 Ma Fille, un Monstre furieux,
 Dans nos champs désolés ne cause plus d'allarmes,
 Et c'est à vous qu'on doit ce repos précieux ;
 Mais, vôtre courage invincible,
 Doit par de grands travaux encor se signaler ;
 Il est dans ces climats un Monstre plus terrible
 Que nôtre bras doit immoler.

CAMILLE.

Si vous me l'ordonnez, je puis tout entreprendre,
 Hâtez-vous seulement, hâtez-vous de m'apprendre
 Quel Monstre.....

ALMON.

Il n'est pas tems de vous le révéler :
 A vos nobles efforts, Corite doit la vie,
 Il veut de ces deserts nous arracher tous deux.

CAMILLE.

Quel dessein ! quel est son envie ?

206

ALMON.

Il cherche à s'acquitter d'un secours généreux :
 A la Cour de son Pere, il prétend nous conduire.

CAMILLE.

Aufide est un Tyran, pourrez-vous consentir ?..

ALMON.

De toutes mes raisons je sçaurai vous instruire.
 Mais, préparez-vous à partir.

CAMILLE.

Non, il est un secret que je ne dois plus taire,
 De mes foibles appas le Prince est trop charmé ;

ALMON.

De son amour naissant, il m'a fait une mystère,
 Mais je n'en suis point allarmé.

CAMILLE.

Ah ! vous ne sçavez pas les troubles de mon ame !

ALMON.

De tous vos sentimens je dois être informé.

CAMILLE.

Avec une constance flâne
 Corite m'a paru trop digne d'être aimé.

207

Du pouvoir de l'Amour vous devez me défendre,
 Je ne vous répons point d'un cœur infortuné ;
 A son penchant fatal, s'il est abandonné,
 Je tremble qu'il ne soit trop tendre.

ALMON.

Dieux ! qu'entens-je ! n'importe, il faut suivre ma loi,

Vôtre vertu dissipe mon effroi ;
Consentez au départ que le Prince desire,
J'aurai des secrets à vous dire,
De tout vôtre destin, reposez-vous sur moi.

Il sort.

CAMILLE.

Quels secrets importants auroit-il à m'apprendre !
Mais, le Prince icy vient se rendre...

SCENE QUATRIÈME.

CORITE, CAMILLE.

CORITE.

Après un genereux secours,
Camille, permettez à ma reconnaissance,
De venir pour jamais vous consacrer des jours,
Dont vous avez pris la défense.

208

Vos attraits meritoient les hommages des Dieux :
Helas ! dans l'ardeur qui m'inspire,
Je ne puis offrir à vos yeux,
Que le don d'un cœur tendre, & l'espoir d'un Empire.

CAMILLE.

L'éclat du souverain pouvoir,
Ne doit point flatter mon envie :
Si j'ai défendu vôtre vie,
Cette gloire est le prix que j'en veux recevoir.

CORITE.

Ne rejetez point mon hommage,
J'ose encor l'espérer d'un cœur si genereux ;
Vous conservez mes jours, achevez vôtre ouvrage,
Camille, rendez-les heureux :
Pour moi la vie est un supplice,
Je dois y renoncer si je ne puis vous voir.

CAMILLE.

Qu'entends-je ! Quel projet d'un amoureux caprice !
D'un Empire puissant vous êtes tout l'espoir.
Vous devez vos jours à la gloire,
L'Amour n'en doit point disposer,
Vous ne pouvez les exposer
Que sur les pas de la Victoire.

209

Regnez sur un Peuple fidelle,

CORITE.

Venez le rendre heureux sous vos aimables loix :
L'Amour ne vous forma si belle,
Que pour vous élever au sort des plus grands Rois.

CAMILLE.

De vôtre rang au mien, je connois la distance,
Et vous-même, êtes-vous maître de vôtre sort ?

CORITE.

Quand vous m'arrachez à la mort ;

Le Roi doit applaudir à ma reconnaissance.

CAMILLE.

Quels nobles sentiments ! qu'ils doivent m'allarmer ?

CORITE.

De mes tendres ardeurs, laissez-vous enflammer !

Cédez à vôtre tour, cédez à ma constance.

CAMILLE.

Helas ! s'il est vrai que mes yeux
Preignent sur vous quelque puissance,
J'ose vous demande un effort glorieux...

210

CORITE.

Parlez, assurez-vous de mon obéissance ;

CAMILLE.

Laissez-moi pour jamais dans ces sauvages lieux.
Au fond de ces Forêts je serai plus constante
A suivre un severe devoir.
J'y sçaurai ranimer ma fierté chancelante ;
Mon plus cruel danger, Seigneur, c'est de vous voir.

CORITE.

Ah ! quel transport charmant ! quel doux espoir m'enchanté !

On entend une Symphonie champêtre, les Bergers descendent des Cotteaux, & viennent dans la Plaine.

CAMILLE.

Je vois de toutes parts les Bergers des hameaux,
Pour nous offrir leurs Jeux, venir sous ces ormeaux.

CORITE.

Quelle contrainte pour ma flâme !
Au plaisir que je sens, dois-je livrer mon ame ?

211

Adorable Camille ! ah, daignez en ce jour
M'assurer un bonheur que je n'oserois croire.

CAMILLE.

J'en ai trop dit ; je crains le pouvoir de l'Amour ;
Jamais ce Dieu sans vous, n'auroit eu cette gloire.

SCENE CINQUIÈME.

CAMILLE, CORITE ; *Troupe de Bergers qui viennent celebrer la Victoire de CAMILLE.*

CHEUR DE BERGERS.

CHantez, Oiseaux, que vos ramages
S'unissent à nos tendres voix.
Amours, volez dans ces bocages,
Volez au son de nos hautbois.
Celle qui reçoit nos hommages,
Soumet tous les cœurs à ses loix.

UN BERGER.

Venez, jeunes Bergeres,
Sortez de vos hameaux,
Dansez sous les fougeres
A l'ombre des ormeaux.

212

Nous celebrons sur nos Musettes

L'Amour & ses appas,
Il inspire nos chansonnettes,
Qu'il anime vos pas.
Venez, jeunes Bergeres,
Sortez de vos hameaux,
Dansez sur les fougères
A l'ombre des ormeaux.

DEUX BERGERES.

La Paix tranquille
De cet azile
Plaît à l'Amour ;
Flore et Zephyre,
Sous son Empire
Lui font la Cour :
Allons lui rendre
L'hommage tendre
De nos soupirs,
Portons ses chaînes :
Pour quelques peines,
Que de plaisirs !

UNE BERGERE.

Les fleurs nouvelles
Cessent d'être belles,
Les fleurs nouvelles
Brillent peu de jours ;

213

Leur beauté passe,
Leur éclat s'efface :
Tel est le cours
Des plaisirs & des amours.
Deuxième Couplet.
Un verd boccage,
Que l'Hyver ravage,
Un verd boccage,
Renaît au Printemps ;
Mais la Jeunesse
Sans espoir nous laisse ;
De nos beaux ans
Ménageons tous les instans.

CORITE, à CAMILLE.

Le soin de mon amour auprès du Roi m'appelle,
Je dois tout préparer pour vous y recevoir,
J'espère bientôt vous revoir :
Almon me l'a promis, il me sera fidelle.

à RUTILE.

Rutile, ne les quittez pas,
Avec pompe à la cour, accompagnez leurs pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

*Le Théâtre représente une Caverne environnée d'Arbres,
au milieu desquels, on voit un Tombeau rustique.*

SCENE PREMIERE.

ALMON, RUTILE.

RUTILE.

EN entrant dans ces lieux, je sens couler mes pleurs !
O vous, Manes sacrez, que ce Tombeau me cache,
Recevez le tribut que vôtre sort m'arrache,
Foible soulagement de mes vives douleurs !

ALMON.

Rutile, je sçais vôtre zele,
Metabus n'eut jamais un Sujet plus fidele,
Sitôt que vôtre nom m'a rapellé vos traits,
Je vous ai confié le plus grand des secrets.

215

RUTILE.

A mon tour, cher Almon, j'ai sçu vous reconnoître,
J'apprends avec transport vôtre fidelité.

ALMON.

Depuis vingt ans caché dans ce bois écarté
Enfin, je pourrai voir paroître
Ce jour que j'ai tant souhaité.

ENSEMBLE.

Goutons la flateuse esperance,
Qui promet de combler nos vœux :
Que le plaisir de la vengeance
Est doux pour les cœurs malheureux !

ALMON.

J'ai pris soin d'attirer ceux que des loix cruelles
Ecartoient de la Cour d'un Tyran odieux.

RUTILE.

Il est tems de les joindre à des amis fidelles,
Que j'ai retenus dans ces lieux.

ALMON.

Hâtez-vous, genereux Rutile,
Il faut leur découvrir un projet glorieux,
Au pied de ce Tombeau, laissez-moi voir Camille,
Et nous pourrons après, la montrer à leurs yeux.

216

SCENE DEUXIÉME.

ALMON.

JE l'attends, je connois sa flâme,
De quels coups, juste Ciel ! je vais frapper son ame !
Sombres Forêts, Antres affreux,

Noir séjour, redoublez l'horreur de vos tenebres,
Offrez à ses regards les Images funebres
Des Objets les plus douloureux.
Je vais rompre enfin le silence,
Je vais lui découvrir vôtre funeste sort,
Ombre errante en ces lieux, secondez mon effort,
Par vos gémissemens, pressez vôtre vangeance.
Sombres Forêts, Antres affreux,
Noir séjour, redoublez l'horreur de vos tenebres,
Offrez à ses regards les Images funebres
Des Objets les plus douloureux.

217

SCENE TROISIÈME.

CAMILLE, ALMON.

CAMILLE.

OU suis-je ! quel Spectacle à mes yeux se présente ?
Vous me voyez troublée, interdite, tremblante....
Quel est cet appareil nouveau ?
Dans le cours de mon premier âge,
Vous vous cachiez souvent dans cet Antre sauvage....

ALMON.

Je venois y pleurer sur ce fatal Tombeau.

CAMILLE.

Quel est donc ce mystere, est-il impénétrable ?

ALMON.

Ce Rocher qui frappe vos yeux,
Leur dérobe un Roi mémorable,
Qui meritoit, hélas ! un sort plus glorieux ;
Un cruel Ennemi lui déclara la guerre :
Pour punir son forfait, les Dieux, les justes Dieux,
Devoient employer leur Tonnerre ;
Cependant, le Barbare en fut victorieux.

218

CAMILLE.

à part.

O Ciel ! n'êtes-vous plus l'appui de l'innocence !

à ALMON.

Poursuivez, répondez à mon impatience.

ALMON.

Ce Roi banni de ses Etats,
Victime d'un destin funeste,
Avec un seul Enfant qu'il portoit dans ses bras,
D'un sang si précieux unique & triste reste,
S'étoit venu cacher dans ces affreux climats :
Par l'ordre du Tyran, un temeraire, un traître,
Sans respect du suprême rang,
Immola dans ce lieu son légitime Maître ;
Et voilà le Poignard, encor teint de son sang.

CAMILLE.

Qu'entens-je ! mon cœur en frissonne !

ALMON.

L'Enfant seul fut sauvé de tant d'horribles coups ;
Il est par sa vertu digne de la Couronne.

CAMILLE.

Et quel est cet Enfant ? apprenez-moi,....

ALMON.

C'est vous.

219

CAMILLE.

à part.

Moi ? de quelle terreur je me trouve saisie !

à ALMON

Et qui vous a rendu le maître de mon sort ?

ALMON.

J'avois suivi le Roi, je vous sauvai la vie.

CAMILLE.

Helas ! lorsque mon Pere est mort,
Que ne m'a-t'elle été ravie !
Mais, je vois pour quels soins me reservent les Dieux ;

En prenant le Poignard de la main d'ALMON.

Donnez-moi ce Poignard... quel sang frappe mes yeux !
Fer fatal, c'est toi que j'atteste ;
Si tu n'immoles pas un barbare assassin,
Mon bras lavera dans mon sein
La trace du sang qui te reste ;
Hâtons-nous, il faut nous vanger :
Les momens nous sont chers, nommez-moi le perfide,
A me taire son nom, qui peut vous engager ?
Ne differez point....

ALMON.

C'est Aufide :

220

CAMILLE.

Le Pere de Corite ! ô comble de malheurs !
Vous voyez à la fois & ma rage & mes pleurs.

ALMON.

Le Tyran, sur un bruit que j'eus soin de répandre,
Crut que de Metabus un Fils étoit resté ;
Son erreur pourra vous défendre,
Et jusques dans sa Cour vous mettre en sûreté.
Moi-même, après vingt ans, j'y serai sans allarmes,
Ses yeux à peine m'ont-ils vû :
Allons : pour nous sauver, les Dieux prendront les armes,
Laissons-nous seulement guider par la vertu.

CAMILLE.

Malheureuse ! que dois-je faire ?
Perdrai-je mon Amant ? trahirai-je mon Pere ?
De quels troubles cruels mon cœur est combattu !

ALMON.

Formons une noble entreprise,
Ecoutons un juste courroux ;
Triomphez de l'Amour, dont vôtre ame est éprise,
Vôtre sang l'exige de vous.

CAMILLE.

Cesse, Amour, d'attendrir mon ame,
Laissez-y regnez la fureur ;
Dois-je encor ressentir ta flâme,
Parmi tant de trouble & d'horreur !
Cesse, Amour, d'attendrir mon ame,
Laissez-y regnez la fureur.

ENSEMBLE.

Qu'en ce jour, de nos cœurs la Vengeance s'empare,
Vien, fureur, vien nous animer,
Courons punir un barbare,
Hâtons-nous de nous armer.

SCENE QUATRIÈME.

CAMILLE, ALMON, RUTILLE, TROUPES DE CONJUREZ.

ALMON.

VOicy, les Défenseurs que le Ciel vous destine,
Leur courage avec vous bravera les hazards.

CHEUR.

O Ciel ! quelle beauté divine !
Quel objet frappe nos regards !

222

Venez, vous serez satisfaite,
Venez, nous sommes prêts à vanger vos malheurs.

CAMILLE.

Avant que de quitter cette sombre retraite,
Sur ce Tombeau sacré laissons couler nos pleurs.

Tous les Conjurez viennent autour de Tombeau rendre les honneurs funebres, & à la manière des Anciens, jeter des fleurs sur l'Urne qui conserve les cendres du Roy.

ALMON, RUTILLE.

Manes de nôtre auguste Maître,
Ombre du plus grand des Heros,
Puisse-tu dans ce lieu champêtre
Jouïr d'un éternel repos.

ALMON, RUTILLE, CAMILLE.

Tu vois nos fureurs légitimes,
Goute l'espoir d'être vangé,
Le Ciel juste, ennemi des crimes,
A servir nos efforts, est lui-même engagé.

ALMON.

Grands Dieux ; les Rois sont vôtre image.
Qui les ose outrager, doit perir par vos coups :
Soutenez nôtre ardent courage,
Nous allons combattre pour vous.

223

CAMILLE.

Guerriers, pour vanger nôtre outrage,
Vous êtes prêts à tout tenter ;
Approchez, que chacun s'engage

Par les affreux sermens que je vais vous dicter.

Tous les Conjurez s'assemblent autour du Tombeau de Metabus, tenant l'Epée nuë d'une main, & s'appuyant de l'autre sur le Tombeau ; ils repetent le serment de CAMILLE.

CAMILLE & LES CHŒURS.

Sur ce fatal Tombeau, nous attestons la foudre,
L'effroi des parjures humains :
Grands Dieux, si le Tyran ne meurt pas par nos mains,
Lancez sur nous vos traits, reduisez-nous en poudre.

Fin du second Acte.

224

ACTE III.

*Le Théâtre represente une Place publique de la Ville d'Antium,
ornée d'Arcs de Triomphe pour recevoir CAMILLE.*

SCENE PREMIERE.

CORITE.

UNique plaisir de l'absence,
Espoir, charmant espoir, soulagez ma langueur.
Loin de l'aimable Objet qui captive mon cœur,
Que j'éprouve d'impatience !
Je ne sçaurois sans vous, en souffrir la rigueur :
Unique plaisir de l'absence,
Espoir, charmant espoir, soulagez ma langueur.
Fuyez, Chagrins, fuyez : Camille va paraitre !
Mes pleurs vont s'arrêter, mes plaintes vont finir :
Son éloignement vous fit naître,
Bientôt par sa presence, elle doit vous bannir.

225

SCENE DEUXIÈME.

AUFIDE, CORITE.

AUFIDE.

MOn Fils, calmez vôtre tristesse,
Camille approche de ces lieux ;
Au devant de ses pas, tout le Peuple s'empresse
D'aller rendre hommage à ses yeux :
Moi-même de mon rang, je me plais à descendre ;
Je veux faire pour vous, éclater mon amour,
Impatient, je viens attendre
Cet Objet si charmant, qui vous sauva le jour.

CORITE.

Ah ! Seigneur, vos bontez ont penetré mon ame,
Camille pour jamais m'a soumis à ses loix,
Vous avez approuvé ma flâme,
C'est faire le bonheur des jours que je vous dois.

AUFIDE.

Elle a ses attraits merité le suffrage
De tous ceux qui suivoient vos pas :

CORITE.

Les Dieux vouloient en elle exprimer leur Image ;
 Ils ne pouvoient unir, en formant leur ouvrage,
 Plus de vertus & plus d'appas.
 Avec d'aimables charmes
 Elle fait admirer un courage indompté :
 Les Monstres les plus fiers succombent sous ses armes,
 Les plus farouches cœurs cedent à sa beauté.

AUFIDE.

Ce courage, mon fils, peut m'être nécessaire :
 Par les soins d'un Guerrier qui brava mon courroux,
 Un Fils de Metabus s'est sauvé de mes coups ;
 Il pourroit quelque jour vouloir vanger son Pere ;
 J'ignore son Destin, mais Camille aujourd'hui
 De mon Trône avec vous est encore un appui.

CORITE.

Malgré son obscure naissance,
 Elle peut aspirer aux plus brillans honneurs.

AUFIDE.

Goûter une douce esperance,
 Vous l'aimez, & l'Amour égale tous les cœurs :

227

Aux efforts de mon bras, je dois mon Diadème,
 Et le Trône où je suis monté ;
 Comme par la valeur, on peut par la beauté
 S'élever jusqu'au Rang suprême.

CORITE.

Vous flatez mes desirs ; que mon sort est heureux !
 Hâte-toi de venir, cher Objet de mes vœux,
 L'Amour que ta beauté m'inspire,
 Aura droit de te couronner.
 Je puis te promettre un Empire,
 Que les Dieux devoient te donner.

SCENE TROISIÉME.

Les Peuples d'Antium conduisent en triomphe CAMILLE sur un Char traîné par des Esclaves.

AUFIDE, CORITE, CAMILLE.

CHEUR *derriere le Théâtre.*

Regnez sur tous les cœurs, regnez, Beauté charmante,
 Venez, par vos attraits embellissez ces lieux.

CORITE.

Le Peuple amene icy Camille triomphante,
 L'Amour va l'offrir à mes yeux.

228

CHEUR.

Regnez sur tous les cœurs, regnez, Beauté charmante,
 Venez, par vos attraits embellissez ces lieux.

CORITE, à CAMILLE.

Belle Camille, enfin mon bonheur est extrême,

Ce jour me rend tout ce que j'aime !

Au ROY.

Si mes jours vous sont chers, que mon Pere & mon Roy
Approuve les transports où se livre mon ame,
Seigneur, voilà le bras qui s'est armé pour moy,
Regardez tant d'attraits, & jugez de ma flâme.

AUFIDE à CAMILLE.

Camille, recevez l'hommage de ma Cour,
Je dois ce prix à l'effort de vos armes ;
Mon Fils brûle pour vous, mais puis-je voir vos charmes,
Et ne pas aprouver l'excès de son amour ?

CAMILLE.

Vos bontez doivent me confondre,
Seigneur, quand je veux y répondre,
Je ne puis exprimer ce que ressent mon cœur,
Ces honneurs éclatans que vous daignez me rendre
M'inspirent une vive ardeur,
Qui, pour les meriter, pourra tout entreprendre.

229

AUFIDE.

Vôtre Pere en ces lieux ne s'offre point à moi !

A sa Suite.

Allez, sans tarder davantage,
Qu'on l'ameine :

à CAMILLE.

Je veux qu'avec vous il partage
Tous les honneurs que je vous doi.

CORITE.

Chantez, Peuples, rendez hommage
A l'adorable Objet dont mo cœur suit la loi.

AUFIDE, & CORITE.

Chantez, publiez sa victoire,
Tout cede à sa valeur, tout cede à ses appas,
Les Amours unis à la gloire
Volent sans cesse sur ses pas.

CHEUR.

Chantons, &c.

On danse.

UNE VOLSQUE.

A la douceur des Graces
Elle joint la fierté de la Reine des Dieux,
L'Amour est timide à ses yeux,
Et se borne à suivre ses traces.

CORITE.

Les Nymphes des forêts
La prennent pour Diane, à sa valeur extrême :
Aussitôt qu'elle quitte & son arc & ses traits,
Elle paroît Venus aux yeux de l'Amour même.

UN VOLSQUE.

Offrons à la beauté, l'hommage d'un cœur tendre,
C'est peu de chanter son pouvoir :
L'Amour est le tribut qu'elle doit recevoir,
C'est la loüer, que de s'y rendre.

TOUS TROIS.

La Beauté par des traits vainqueurs,
Triomphe, sans effort, des superbes cœurs :

UNE VOLSQUE.

Elle a des droits suprêmes,
Elle sçait asservir & la Terre & les Cieux.

CORITE.

C'est un present des Dieux,
Qui les soumet eux-mêmes.

TOUS TROIS.

La Beauté, par des traits vainqueurs,
Triomphe, sans effort, des plus superbes cœurs.

SCENE QUATRIÈME.

AUFIDE, CORITE, CAMILLE, ALMON, RUTILLE ; *Et les Acteurs de la Scene précédente.*

AUFIDE.

LE Pere de Camille à mes yeux doit paraître ;

CORITE, *montrant ALMON.*

Vous le voyez, Seigneur.

AUFIDE.

Approche de ton Maître,
Vien, Mortel fortuné, jouïr de mes bien-faits ;
Approche... est-ce une erreur que la crainte fait naître ?
C'est lui... ! puis-je le méconnaître ?
Malgré les ans, je découvre ses traits !
Il détourne les yeux !... je vois son trouble extrême !
Je n'en doute plus, c'est lui-même Perfide !

CAMILLE.

O Ciel !

CORITE.

Qu'entens-je ? justes Dieux !
Quel couroux menaçant éclate dans vos yeux ?

AUFIDE.

Prince, vous ignorez quel est ce temeraire,
C'est ce même Guerrier dont le fatal secours,
Du Fils de Metabus a conservé les jours.

à ALMON.

Traître, romps enfin le silence.

ALMON.

De ces noms odieux, cesse de m'accabler ;
J'ai rempli mon devoir, je brave ta vengeance,
Respecte ma vertu, c'est à toi de trembler :

Du sang de Metabus, j'embrassai la défense,
Je veux pour ton tourment, cacher toujours son sort ;
Eclatte, vange-toi ; qui ne craint point la mort,
Méprise des Tyrans la haine & la puissance.

AUFIDE.

Songe à bien soutenir cette fiere constance,
Qu'on le charge de fers....

Les Gardes d'AUFIDE arrêtent ALMON.

CORITE & CAMILLE.

Que faites-vous, hélas !

233

AUFIDE.

Je dois à la Fortune, offrir un sacrifice,
Il faut que ce traître perisse,
Je vais tout ordonner pour son juste trépas.

CORITE.

Implorons sa clemence, allons, suivons ses pas.

CAMILLE.

O Ciel ! j'implore ta justice,
Dans ce mortel danger ne l'abandonne pas.

Fin du Troisième Acte.

234

ACTE IV.

Le Théâtre représente le Temple DE LA FORTUNE, si celebre dans la Ville d'Antium.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE.

Fortune, fini mes allarmes,
Ecoute mes tristes regrets :
Hélas ! pour me frapper, te reste-t'il des traits,
Ne te lasses-tu point de voir couler mes larmes ?
Ne puis-je au moins dans mes douleurs,
Sur ta legereté, fonder quelque esperance ?
Cruelle, tu n'as de constance
Que pour m'accabler de malheurs.
Fortune, fini mes allarmes,
Ecoute mes tristes regrets :
Hélas ! pour me frapper, te reste-t'il des traits,
Ne te lasses-tu point de voir couler mes larmes ?

235

SCENE DEUXIÈME.

CAMILLE, RUTILLE.

RUTILLE.

LA Fortune à nos vœux refuse son secours ?
Princesse, éloignez-vous de ce Temple funeste,
L'espoir de défendre vos jours,
Est le seul espoir qui me reste ;

Tandis que vôtre sort est encore ignoré,
Cherchez un azile assuré ;
Venez....

CAMILLE.

Almon est dans les chaînes.

RUTILLE.

Corite a tout tenté pour terminer ses peines,
Mais ses efforts ont été vains,
Son Pere ne veut plus l'entendre ;
Et par des ordres souverains,
Aux pieds de ces Autels lui défend de se rendre ;

236

Almon brave toujours un odieux pouvoir,
Le trépas n'a rien qui l'étonne,
Il ne craint que pour vous :

CAMILLE.

Il remplit son devoir,
Je sçais ce que le mien m'ordonne ;
Songez à vous, Rutille, allez, & laissez-nous.

RUTILLE.

Ah ! si vous perissez, je peris avec vous.

SCENE TROISIÈME.

LA PRESTRESSE DE LA FORTUNE, AUFIDE, ALMON *enchaîné*, CAMILLE, RUTILLE ;
Suite DE LA FORTUNE, & d'AUFIDE.

AUFIDE, à ALMON.

Perfide, vien subir l'Arrêt de ton supplice :

ALMON.

Tes barbares efforts ne pourront m'ébranler.

AUFIDE.

Montre moi l'Ennemi que je dois immoler,
Explique-toi sans artifice,
Quoi ! ta bouche s'obstine a le dissimuler !

237

A sa Suite.

Hâtez-vous, achevez un sanglant sacrifice.

CAMILLE.

Arrêtez....

ALMON, *appercevant CAMILLE.*

Que vois-je, grands Dieux !
Je fremis !... Est-ce vous, ma Fille ?
Pourquoi, lorsque je meurs, vous montrer à mes yeux ?
Unique espoir de ma Famille,
Rentrez dans vos deserts, abandonnez ces lieux ;
Ma gloire m'engage au silence,
Fidelle à mon devoir, je suis prêt à périr.

AUFIDE.

Quels discours ! c'est trop les souffrir,
Venez, remplissez ma vengeance ;
La fortune pour moi, daigne s'intéresser

En me livrant ce temeraire,
Au pied de cet Autel, hâtez-vous de verser
Un sang qu'exige ma colere,
Frappez....

CAMILLE, *aux Ministres.*

Ah ! suspendez vos coups :

à AUFIDE.

Je connois sa vertu farouche ;
Il verra, sans pâlir, cet éclatant couroux,
Mais je sçais, comme lui, le secret qui vous touche.

ALMON.

à *part.*

Je tremble....

238

AUFIDE, à CAMILLE.

Hâtez-vous de me le découvrir....

Vous balancez ?... il va périr....

CAMILLE.

J'en atteste des Dieux la Majesté suprême,
Si je ne vous livre moi-même
L'Ennemi qui vous fait trembler ;
Puisse le maître du Tonnerre
Entrouvrir sous mes pas les gouffres de la Terre ;
Et de ses traits brûlans pour jamais m'accabler :
De mon Pere captif, faites cesser les peines,
Qu'il puisse du Palais sortir en liberté.

AUFIDE.

Rutile, qu'on brise ses chaînes,
Mais ne le quittez point.

ALMON, à *part.*

Que je suis agité !

CAMILLE, à ALMON.

La resistance est inutile ;

ALMON.

Qu'allez-vous réveler ?

CAMILLE.

Allez, suivez Rutille,
Je dois vous donner du secours,
Je dois tout employer pour conserver vos jours.

ALMON sort avec RUTILLE.

239

SCENE QUATRIÈME.

AUFIDE, CAMILLE.

AUFIDE.

C'Est de vous que dépend le bonheur de ma vie ;
Vôtre Pere a bravé mon couroux menaçant ;
Mais vous, esperez tout d'un cœur reconnoissant,
Si vous contentez mon envie.

CAMILLE.

Enfin, je l'ai promis : il faut vous découvrir
Cet Objet de vôtre vaugeance,
Lui-même, à vos regards, s'il craignoit de s'offrir,
Il croiroit trahir sa naissance.

AUFIDE.

Ah ! quel plaisir de me vanger
Du fier ennemi qui m'outrage !
Ma main conduite par la rage,
Dans son sang odieux brûle de se plonger :
Ah ! quel plaisir de me vanger
Du fier ennemi qui m'outrage !

240

Quel lieu peut le cacher ?

CAMILLE.

Ce Palais ;

AUFIDE.

Justes Dieux !
Tout me jette en un trouble extrême,
Ici mon ennemi n'a point frappé mes yeux,
Je cherche vainement....

CAMILLE.

Tu le vois, c'est moi-même :

AUFIDE.

Vous ! ô Ciel !

CAMILLE.

Ce Guerrier, dont je sauve les jours,
Pour conserver les miens, me prêta son secours,
Pour mieux cacher mon sort, & braver ta furie,
Il publia qu'un Prince échapoit à tes coups.

AUFIDE.

Le perfide ! il ne peut éviter mon couroux ;
Venoit-il en ces lieux attenter à ma vie.

241

CAMILLE.

Au milieu des Forêts, il voulut me former ;
De traits, de javelots, il prit soin de m'armer ;
Des Tygres, & des Ours j'allois dompter la rage ;
A ces travaux sanglans, j'osai m'accoutumer,
Pour punir les Tyrans, j'essayoies mon courage.

AUFIDE.

Le Ciel remplit mal tes souhaits....

CAMILLE.

Il est jaloux de sa Victime,
Il veut réserver à ses traits
La gloire de punir ton crime ;
Acheve, il est tems, rend-toi plus odieux,
Sans cesse à mon esprit mon Pere se presente,
Hâte-toi de m'unir à son Ombre sanglante,
Hâte-toi d'irriter & ce Peuple & les Dieux.

Elle sort.

AUFIDE, *à sa suite.*

Allez, que l'on s'assure d'elle,
Cherchons à prévenir leur fureur criminelle,
Fortune, seconde mes vœux ;
Ministres de son Temple, animez vôtre zele,
Implorez son pouvoir, formez de nouveaux Jeux.

242

SCENE CINQUIÈME.

AUFIDE, LA PRESTRESSE DE LA FORTUNE, & LES CHŒURS.

LA PRESTRESSE.

Fortune, ton suprême Empire
Embrasse le vaste Univers,
Tu te fais adorer de tout ce qui respire,
Tu regles les destins de la Terre & des Mers.

Alternativement avec LES CHŒURS.

Le Matelot tremblant au milieu de l'orage
Implore ton secours ;
Le Soldat entraîné dans l'horreur du carnage
Te laisse le soin de ses jours.
La Victoire, ou la mort, les plaisirs, ou les peines,
Dépendent de tes loix ;
Les Sceptres, quand tu veux, se transforment en chaînes,
Tu fais les Captifs & les Rois.
Fortune, &c.

243

LA PRESTRESSE.

Fortune, tu n'as qu'à paraître
Pour rassembler tous les plaisirs ;
Sitôt que tu fuis, on voit naître
Et les chagrins & les soupirs :
L'Amour de ses rapides aîles
Se plaît à voler sur tes pas,
Et pour fléchir des cœurs rebelles,
Ce Dieu se sert de tes appas.

On danse.

LA PRESTRESSE.

Fortune, c'est ton seul caprice
Qui règle le sort des Amans,
Et ta voix severe ou propice
Fait leurs plaisirs, ou leurs tourmens :
Sans toi le cœur le plus sincere ;
Ne peut esperer d'être plus heureux ;
Et souvent ton secours pour plaire,
Est plus sûr que de tendres feux.

244

SCENE SIXIÈME.

AUFIDE, CORITE.

AUFIDE.

QUoi, Prince, malgré ma défense,
Vous osez paroître en ces lieux !

CORITE.

Aux frayeurs d'un Amant, pardonnez cette offense,
Ou je vais, en mourant, l'expié à vos yeux ;
Rien n'a pû m'arrêter : je tremble pour Camille ;
Feraï-je en sa faveur un effort inutile ;
J'embrasse vos genoux,
J'ose vous implorer pour elle & pour moi-même ;
C'est moi, que menacent vos coups ;
Vous perdrez vôtre Fils, si je perds ce que j'aime.

AUFIDE.

Vôtre cœur se doit-il partager entre nous ?

CORITE.

Je vous dois à tous les deux la vie,
Je sçais que je la tiens de vous ;
Mais, sans Camille, hélas ! le sort me l'eût ravie.

245

Rendez-vous à mes pleurs,
Tout doit vous engager à finir mes malheurs.
Qu'un Hymen fortuné bannissant nos allarmes,
Affermisse le Trône où vous êtes monté.

AUFIDE.

Mon Trône !... cet espoir, vos soupirs & vos larmes
Balancent les transports de mon cœur irrité.
Dans le cœur de Camille, étouffez la vangeance,
C'est d'elle que dépend le succez de vos feux.

CORITE.

Amour, à mes efforts vien joindre ta puissance,
De l'Amant le plus tendre aide à combler les vœux.

246

SCENE SEPTIÉME.

AUFIDE.

VA, goûte une vaine esperance,
J'emprunte d'un Hymen la trompeuse apparence ;
Deux Ennemis m'ont fait trembler,
Non, leur sang, à mon gré, ne peut trop tôt couler.
Venez, juste Fureur, venez tout entreprendre :
Il ne me suffit pas du sang que j'ai versé,
Lorsqu'au suprême rang un Mortel s'est placé,
Il doit perdre le jour avant que d'en descendre !
Venez, juste Fureur, venez tout entreprendre.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente le Palais des Rois des Volsques.

SCENE PREMIERE.

CORITE, CAMILLE.

CORITE.

NON, votre cœur pour moi ne fut jamais sensible,
 Le Roi prépare tout pour nous unir tous deux,
 Il a laissé fléchir ce courroux si terrible
 Qui m'ôtoit l'espoir d'être heureux,
 Vous seule toujours inflexible
 Du plus fidelle Amant vous rejettez les vœux !
 Verrez-vous sans douleur mon destin déplorable ?
 Si vous ne m'aimez plus, si je vous perds, je meurs.

CAMILLE.

Ah ! dans le trouble qui m'accable,
 Pourquoi me montrez-vous de si tendres ardeurs ?

248

Je sens une douleur mortelle
 Je sçais ce que je dois à l'Auteur de mes jours,
 Sans cesse je me le rappelle,
 Et, malgré mon devoir, je vous aime toujours.

CORITE.

Vôtre cœur est toujours le même,
 Et vous me condamnez au plus funeste sort !

CAMILLE.

Prince, n'en doutez point, ma tendresse est extrême,
 Mais enfin, mon devoir doit être encor plus fort.
 Fille de Metabus, quelque amour qui m'anime,
 Je ne puis d'un barbare oublier la fureur,
 Non, toutes vos vertus n'effacent point un crime,
 Qui toujours me remplit d'horreur.
 Victime d'un devoir sévère,
 Armons-nous, sans briser un si tendre lien :
 Vous devez contre moi défendre votre Pere,
 Et contre vous, je dois vanger le mien.

CORITE.

O Ciel impitoyable !
 A quels malheurs nous reservoient les Dieux !

CAMILLE.

Je ressens tous vos maux, votre plainte m'accable,
 O Fils trop genereux, d'un Tyran trop coupable,
 Laissez-moi par pitié m'éloigner de ces lieux.

249

CORITE.

Vous voulez me quitter ?

CAMILLE.

Il le faut,

CORITE.

Loi barbare !
 L'Amour nous unissoit....

CAMILLE.

Le devoir nous sépare.

ENSEMBLE.

Amour, Devoir, Tirans des cœurs
Que vous avez pour nous de cruelles rigueurs !

CORITE.

Helas ! pouvez-vous croire
Que sans vous je vive un moment ?
Je ne puis y penser, je cede à mon tourment
Prenez soin de mes jours....

CAMILLE.

Prenez soin de ma gloire.

ENSEMBLE.

Amour, Devoir, Tirans des cœurs
Que vous avez pour nous de cruelles rigueurs !

250

CORITE.

J'ai fait venir Almon : j'en ose tout attendre ;
Près de vous l'amitié fera plus que l'amour ;
Il peut en sûreté paroître en ce séjour,
Je vais le presser de s'y rendre.

Il sort.

CAMILLE.

Dieux, êtes-vous contents des efforts que je fais ?...
Mais, Almon vient dans ce Palais.

SCENE DEUXIÈME.

ALMON, CAMILLE.

ALMON.

PRincesse, qu'ai-je vû ? quel Hymen se prépare ?
Le Tyran dans ces lieux fait assembler sa Cour,
Avez-vous oublié le crime d'un barbare ?
Quoi ! de son fils vous couronnez l'Amour !

CAMILLE.

Quel outrage ! est-ce ainsi qu'Almon doit me connoître ?
J'ai vû couler les pleurs d'un Prince malheureux,
Fidelle à mes devoirs, & rebelle à ses feux,
Quelle rigueur pour lui, n'ai-je pas fait paroître !

251

ALMON.

Ah ! je connois en vous le vrai sang de mon Maître !
Venez contre un Tyran seconder mon dessein,
Le Ciel m'offre un instant pour lui percer le sein,
Tandis que de l'Hymen il ordonne la Fête,
Nos Conjurez sont dans ces lieux,
Et Rutile avec nous s'apprête,
A vanger à la fois vôtre Pere & les Dieux.
Remplissons ce séjour d'horreur & de carnage,
Que le fer, que le feu servent nôtre couroux,
Que les cris des mourans, accablez de nos coups,
Percent le tenebreux rivage ;
Que l'Ombre d'un Roi malheureux

Attentive à ces cris affreux,
S'applaudisse de nôtre rage.

CAMILLE.

Helas !

ALMON.

De ce soupir, que je suis étonné !
Armez-vous de vôtre courage.

CAMILLE.

Que mon sort est infortuné !
Cher Prince !...

252

ALMON.

Ses vertus me forcent à le plaindre,
Sauvons-le, s'il se peut ; mais quel que soit son sort,
C'est assez pour vous de le craindre,
De l'Auteur de vos jours, il faut vanger la mort,

CAMILLE.

Que je sens de rudes allarmes !
Mon Pere & mon Amant partagent tous mes vœux !
Sans oser décider entre eux,
Je ne sçais que verser des larmes.

ALMON.

Prevenons un sort rigoureux,
Des desseins du Tyran, Rutile a sçu m'instruire,
Il a feint vôtre hymen, pour nous perdre tous deux ;
Renversons son espoir, que lui-même il expire.
Allons, ne tardons plus, de fidelles Sujets
Ont armé pour vous leur audace ;
Si nous n'achevons nos projets,
Songez au coup qui les menace ;
Des sermens que vous avez faits
Se peut-il qu'en un jour le souvenir s'efface ?

CAMILLE.

Ah ! ç'en est trop, allons, je rougis de mes pleurs,
Pardonnez-les à mes malheurs.

253

ENSEMBLE.

Dans les cœurs formez pour la Gloire,
L'amour n'exerce point un souverain pouvoir :
Il peut bien quelque'tems balancer le devoir,
Mais il ne peut jamais remporter la Victoire.

ALMON.

Le Peuple vient, éloignons-nous,
Venez joindre Rutile, il n'attend plus que vous.

SCENE TROISIÈME.

AUFIDE, Troupe de Courtisans, & de Peuples.

AUFIDE.

PEuples, vous devez tous applaudir à mon choix ;
Camille est le sang de vos Rois,
Et la main de mon Fils l'élève au rang suprême.
Pour chanter leur bonheur extrême,

Venez unir vos voix.
Celebrez l'Hymen qui s'apprête,
Que vos vœux, que vos chants en augmentent la Fête.

254

CHŒUR.
Celebrons l'Hymen qui s'apprête,
Que nos vœux, que nos chants en augmentent la Fête.

On danse.

UNE VOLSQUE.
Rassemblez-vous, aimables Jeux,
Triomphez avec tous vos charmes.
L'Amour cherche à vous rendre heureux
Les plaisirs vous offrent leurs armes ;
Rassemblez-vous, aimables Jeux,
Triomphez avec tous vos charmes.

On danse.

UN VOLSQUE.
Regne, Hymen, dans un jour si beau,
Fais briller ton flambeau
D'une flamme plus vive :
Qu'avec les plus charmans appas
L'Amour vole devant ses pas,
Et que la Constance les suive.

255

SCENE QUATRIÈME.

AUFIDE, LE CHEF DE LA GARDE ; *Et les Acteurs de la Scene précédente.*

LE CHEF DE LA GARDE.
SEigneur !...

AUFIDE.
Quelles sont tes allarmes !

LE CHEF DE LA GARDE.
Rutille vous trahit, Rutille a pris les armes,
Suivi d'un Peuple audacieux,
Avec le fier Almon il vient forcer ces lieux,
Camille les a joins, redoutez leur courage,
Vôtre fils vainement s'oppose à leur passage.

AUFIDE.
Courons dans un si grand danger
Ranimer mes Soldats, périr, ou nous vanger.

On entend le bruit des Combattants derriere le Théâtre.

256

CHŒUR DE PEUPLES.
Quel succès devons-nous attendre !
Déjà les Combattans paroissent à nos yeux,
Nous vous implorons justes Dieux !
C'est le sang de nos Rois que vous devez défendre.

SCENE DERNIERE.

CORITE *desarmé, Troupe de Conjurez*, CAMILLE, ALMON, RUTILLE, & LES PEUPLES.

CORITE, *aux Conjurez.*

Vous m'avez desarmez, Cruels, immolez-moi.

apercevant CAMILLE.

Je m'offre à vos coups... ah Princesse,
Quel sang a teint ce fer qu'en vos mains j'aperçois ?

CAMILLE.

Corite, plain mon sort : Non, toute ma tendresse
N'a pû vaincre un devoir dont j'ai suivi la loi :

257

J'ay calmé, j'ay vangé les Manes de mon Pere,
Le même soin doit t'animer.

CORITE.

Helas ! contre une main si chere,
La mienne peut-elle s'armer ?

CAMILLE.

A ton tour, arme-toi, que rien ne te retienne,
J'ai rempli ma vengeance, il faut remplir la tienne ;
Après tant de malheurs, je ne dois plus te voir,
Tu ne peux être à moi, soit tout à ton devoir.
Imite-moi.

CORITE.

Cruelle, ah ! qu'osez-vous prétendre !

Il prend le Javelot de la main de CAMILLE.

Donnez, voilà le sang que ma main doit répandre.

CAMILLE.

O Ciel ! je te perds pour toujours !
Ah ! de ce même fer empruntons le secours,

258

ALMON, *l'arrêtant.*

Princesse, quel dessein !

CAMILLE.

Quelle pitié cruelle !
Vous prolongez mes jours !

ALMON.

Ils ne sont plus à vous,
Ils sont à ce Peuple fidelle,
Venez le rendre heureux, venez regner sur nous.

CHEUR DES PEUPLES.

Venez nous rendre heureux, venez regner sur nous.

Fin du cinquième & dernier Acte.